

régiment de dragons, et le second, par avancement, du 2^e régiment de cuirassiers de la Garde. Mais ils s'étaient vite fait apprécier tous les deux, et ils étaient très aimés de leurs hommes, dont ils s'occupaient constamment, avec autant de zèle que de dévouement. A côté d'eux, figurait encore un officier tout jeune, mais d'un mérite transcendant : le capitaine du Vallon, sorti le premier de Saint-Cyr avec des notes exceptionnelles, décoré un des premiers dans la campagne d'Italie, qu'il avait faite au 3^e de chasseurs d'Afrique. Le général Desvaux l'avait pris comme officier d'ordonnance, et je lui réservais le même emploi auprès de moi, dès que j'aurais conquis le grade de général. Caractère un peu raide et difficile, mais intelligence de la guerre, vigueur au feu et érudition militaire tout à fait remarquable. Hélas ! quand je me retourne pour regarder en arrière, je ne vois plus que des tombes. Tucé est mort, il y a quelques années, général de brigade en retraite. Petit a été tué au combat de Cholula. Aubert est mort colonel du 2^e de hussards, des suites d'une maladie contractée au Mexique, et dont il n'avait jamais pu se débarrasser. Et du Vallon est mort en mer, en vue de New-York, des suites de trois blessures reçues en un combat dans les Terres-Chaudes, où il passa, lors de ma rentrée en France, comme commandant en chef de la contre-guérilla, et où il resta comme second du colonel Dupin. Mais je les retrouverai encore avant de leur dire le dernier adieu.

Enfin, j'avais, dans ma tristesse, la consolation de penser que les opérations militaires n'allaient pas encore commencer, retardées qu'elles étaient par les difficultés des transports, et celle plus grande et plus désintéressée de voir partir tout mon monde à cheval. Car deux services de remonte établis, l'un à Tampico, et l'autre à la Vera-Cruz, avaient travaillé à combler les vides causés par la tempête. Les chevaux du pays

vinrent remplacer ceux que j'avais perdus en mer. Mais quelle différence ! On nous avait fait des descriptions fabuleuses du fameux mustang, qu'on nous représentait comme une monture superbe et infatigable. Il fallut décompter. Le cheval mexicain est un cheval andalou, un genêt d'Espagne, comme on disait, dégénéré. Au pas, il est infatigable, on peut le dire. Il est rustique et porte la selle sans être blessé. Comme cheval de route, il est donc très appréciable ; mais, comme cheval de guerre, il ne vaut rien, car il manque de vitesse et de force d'impulsion. Aussi, pendant toute l'expédition, dès que nous apercevions une troupe de cavalerie mexicaine, si loin qu'elle fût, nous étions certains de l'atteindre et d'en faire bon marché avec nos chevaux arabes. Nos montures firent bientôt l'admiration des gens du pays, qui offraient de les payer à des prix insensés. Et à ce propos, voici un fait curieux.

Quand je sortis des cuirassiers, j'avais forcément liquidé mon écurie composée de chevaux de grande taille, et, arrivé à Constantine, comme colonel du 3^e de chasseurs d'Afrique, je n'avais pas trouvé à me remonter tout de suite convenablement. Un jour, mon lieutenant-colonel et ami de Francq, qui se connaissait en chevaux, m'avertit qu'il venait de voir au marché, portant sur un bât une charge de charbon, un tout petit cheval qui ne payait pas de mine, mais qui trottait merveilleusement. J'allai au marché, et en effet je fus séduit par le trot de la bête. Elle n'était pas jolie, avec sa grosse tête de cheval cosaque, au bout d'une encolure toute droite et toute raide, et sa croupe basse et commune. Mais, comme dit Ludovic Halévy dans son *Abbé Constantin*, elle « levait les pattes très haut », et filait avec une rapidité qui lui aurait assuré le premier prix dans toutes les courses de trot. Par pur caprice, je l'achetai et la payai ce qu'elle valait à Constantine :

Les Arabes ou jalisco

*Arabe
d'origi
ne, mais
certaine-
ment dé-
généré*

cent cinquante francs. Je m'en amusai quelque temps. Puis, ayant trouvé des chevaux de plus belle apparence, je la cédai, pour le prix qu'elle m'avait coûté, à un adjudant-major du régiment, qui la revendit trois cents francs à un capitaine du 3^e de zouaves. Ce dernier, en arrivant à la Vera-Cruz, la revendit trois mille francs à un Mexicain. Et tous deux firent une très bonne affaire; car le Mexicain eut un reproducteur hors ligne, qui améliora le troupeau de mustangs de son hacienda, et le capitaine de zouaves acheta, pour sept cents francs, un cheval du pays qui était mieux fait que l'arabe pour le porter, au pas, en tête de sa compagnie.

Je dirai tout de suite que notre remonte amena un fait de guerre qui valut à son auteur la première croix accordée au régiment dans l'expédition. C'était un officier nommé Jeantet, tout frais émoulu de Saint-Cyr et qui, en sa qualité de plus jeune sous-lieutenant, fut chargé de la mission, considérée comme une corvée, de conduire un détachement qui allait chercher des chevaux à Tampico. Il était hier un de nos plus brillants généraux de cavalerie, l'orgueil et l'espoir de son arme. Le service de la remonte à Vera-Cruz achetait aussi, chaque jour, des chevaux et des mulets, et, fait bizarre, presque tous ces animaux lui étaient présentés et vendus par une femme, une Française, établie depuis longtemps au Mexique et nommée Mme Morange. Elle portait le costume masculin, et, de loin, on la prenait pour un jeune garçon. Mais, de près, il était facile de constater, à sa figure, ridée comme une pomme au printemps, que depuis fort longtemps elle avait passé l'âge des idylles et des amours. Elle faisait son métier de maquignon mieux que n'importe quel homme, montant toutes ses bêtes, les unes après les autres, à califourchon, à poil, en selle, comme on voulait, et sachant admirablement les faire valoir.

Le jour vint enfin où je pus dire adieu à la Vera-

Cruz et songer à rejoindre mes escadrons. Le 29 novembre, je partis en chemin de fer pour la Tejeria. La Tejeria n'était qu'à six kilomètres de la côte, et c'était là que se terminait le premier tronçon de la ligne de Mexico, commencée avant notre arrivée au Mexique. Les libéraux avaient bien essayé de détruire ce tronçon, mais nos premières troupes l'avaient rétabli, et on s'en servait pour tout envoyer à la Tejeria, où les convois venaient se former. C'était toujours six kilomètres de gagnés pour nos attelages épuisés. Je comptais en partir le lendemain. Je dus y rester cinq jours, pour attendre la formation d'un grand convoi, dont faisait partie la batterie montée de la Garde et qu'escortait un bataillon du 95^e de ligne. C'est un endroit très malsain : quelques masures lépreuses jetées sur les bords d'un étang marécageux qu'habitent d'assez nombreux caïmans et que fréquente une multitude d'échassiers.

Notre convoi aurait suffi à composer une exposition ethnographique complète, car les représentants de toutes les races de l'Ancien et du Nouveau Monde semblaient s'y être donné rendez-vous, depuis le Peau-Rouge, le Nègre et le Coolie chinois jusqu'au Parisien boulevardier, en passant par le Russe, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol, le Suisse et l'Anglo-Saxon. Il n'y manquait que les habitants des régions polaires : l'Esquimau et le Patagon. Comme langues, la tour de Babel. La même variété se retrouvait dans les bêtes auxiliaires. Cela défie toute description. Il était prodigieux qu'on pût mettre un peu d'ordre dans ce fouillis, et invraisemblable qu'on pût l'ébranler et le faire tenir ensemble, tout en le protégeant contre les attaques des guerilleros. Et quelle route! Un détail suffira pour en donner une faible idée.

Le lendemain de notre départ de la Tejeria, nous allâmes coucher à la Soledad, bourgade devenue histo-

rique par la convention que l'on connaît. Là, passe un torrent, au lit profond, qu'on appelle le Rio-Jemmapa. Les Mexicains avaient rompu le pont qui le traversait, et il fallait le franchir à gué. Il était presque à sec. L'eau recouvrait à peine le boulet des chevaux. Le passage commença à cinq heures du matin. A la nuit noire, il était à peine terminé. Ce jour-là, nous ne fîmes pas plus de cinq cents mètres. C'est qu'il avait fallu atteler jusqu'à trente mules à chaque voiture, pour lui faire gravir les rampes de la berge. On ne prévoyait pas ces difficultés à Paris. En Afrique, aux premiers jours de la conquête, faute de routes carrossables, on avait dû renoncer, pour les transports, au matériel roulant, qu'on avait remplacé par des bêtes de somme, chevaux de bât ou mulets, en attendant les chameaux. Le maréchal Bugeaud était même allé jusqu'à adopter des troupeaux de bœufs porteurs. Mais, pendant la campagne d'Italie, l'Empereur avait été frappé de la lenteur et de la confusion que cette quantité de bêtes de somme amenait dans la marche de l'armée, et, rentré à Paris, il avait ordonné d'étudier la réforme du système. Les commissions se mirent à l'œuvre, et leur travail aboutit, pour les équipages régimentaires, à la voiture à deux roues, traînée par un cheval ou un mulet, dont on se sert encore aujourd'hui. Au Mexique, ces voitures, bonnes sur une route roulante, furent cassées en un clin d'œil. On en construisit de plus solides, et finalement on y renonça pour revenir au mulet de bât.

Heureusement, les pluies avaient cessé. Les chemins étaient ravinés, mais secs, et nous franchîmes, sans accident, les différentes étapes qui nous séparaient de Cordova : Palo-Verde, le Paso-Ancho, l'Atoyac, le Chiquihuite, le Potrero. Le pays ressemblait à celui que j'avais déjà parcouru en allant à Puente-Nazional. Rien n'y rappelle les merveilleux récits des romans,

la forêt vierge, avec ses géants enlacés par les lianes. La végétation est, au contraire, rabougrie, quoique dense. Elle dépasse à peine un homme à cheval. Mais ce qui est merveilleux, c'est la vie intense qu'elle abrite, dans ces plaines immenses en pentes douces, où de nombreux troupeaux vivaient encore à l'état à peu près sauvage. On se croirait dans une volière sans limites.

Dès le lever du jour, on chemine au milieu d'une multitude innombrable d'oiseaux chanteurs ou criards, parés de couleurs éclatantes, qui caquettent, piaillent et volètent, aussi nombreux que des grains de sable soulevés par le vent. Ils nagent là dans l'abondance, car, outre les baies et les fruits sauvages de toutes sortes, ils ont à leur disposition des myriades d'insectes, brillants quelquefois, presque toujours désagréables, dont ils ne consomment malheureusement que très peu. Les oiseaux mangent les insectes, les insectes mangent l'homme, et toute le monde est content, sauf l'homme.

Au Chiquihuite, cependant, l'aspect du pays change sensiblement. On commence à s'élever beaucoup ; l'Atoyac serpente au pied de hauteurs élevées et taillées à pic, qui ne livrent passage que par un défilé très étroit. Ce défilé, les Mexicains auraient pu le défendre avantageusement. Ils y renoncèrent, après y avoir établi, toutefois, des travaux assez sérieux. Là, pour la première fois apparaît quelque chose qui ressemble à la forêt vierge, c'est-à-dire de grands arbres unis par un lacs impénétrable de lianes et de végétation touffue où brillent les fleurs bizarres de l'orchidée. C'était derrière le Chiquihuite que le petit corps d'armée du général de Lorencez devait s'établir, après la convention de la Soledad. Mais le colonel Letellier-Valazé insista pour qu'elle s'établît à Orizaba, afin de faire tomber cette première ligne de défense. C'était nous

donner les apparences de la mauvaise foi, et bien inutilement, car les Mexicains n'auraient pas mieux défendu les défilés du Chiquihuite qu'ils ne défendirent plus tard les défilés des Cumbres, où leurs positions étaient encore plus fortes.

A Cordova, je reçus l'hospitalité cordiale du brillant colonel du 1^{er} de zouaves, qui occupait la ville avec son régiment, le colonel Brincourt. Cordova est une très jolie petite cité, percée de larges rues droites, et construite à plus de neuf cents mètres d'altitude, sur la limite des Terres-Chaudes et des Terres-Tempérées, au milieu de plantations de caféiers, de tabac, de bananiers et de jardins ravissants qui l'entourent d'une ceinture verdoyante et fleurie, dont la fraîcheur est entretenue par une quantité de sources d'eau vive. Au sortir de l'enfer des Terres-Chaudes, c'est un véritable paradis, et l'homme, épuisé par la maladie, sent ses forces renaître, au contact de cet air plus vif, plus pur et plus léger.

Sept lieues seulement séparent Cordova d'Orizaba, à travers un pays bien cultivé et incliné fortement du nord au sud. Notre zone d'occupation, en s'étendant, avait rendu les routes sûres, et j'en profitai pour avancer le convoi à Orizaba, où je comptais trouver mes deux escadrons. Il n'y en avait plus qu'un. L'autre, avec le général de Mirandol, avait suivi le mouvement de la division du général Douay, qui, traversant les défilés des Cumbres et passant par San-Andrez, au pied du pic d'Orizaba, avait établi son quartier général en une petite ville appelée San-Agostino del Palmar.

A Orizaba, peu à peu, se réunissait tout le corps expéditionnaire du Mexique; et quand j'y arrivai, tous les principaux officiers qui ont marqué dans cette expédition étaient répandus dans la ville ou campés dans les environs. C'est donc pour moi le moment, suivant ma coutume, de les faire défiler devant le lecteur.

Le commandant de la première expédition, le général de division Latrille de Lorencez, s'app préparait à partir, emportant l'estime et les regrets de l'armée, qui reconnaissait ses grandes qualités militaires et, sans lui attribuer la responsabilité directe de notre premier échec, le considérait comme une victime de la fausse politique inspirée par M. de Saligny. Ce petit-fils du maréchal Oudinot tenait de son grand-père un courage inébranlable, un commandement ferme et imposant, encore relevé par sa haute stature. Mais il n'avait pas dans l'esprit les ressources nécessaires pour faire face, en ces circonstances, aux difficultés qu'il traversait, et pour démêler la vérité au fond des intrigues du diplomate qui se prétendait dépositaire du secret de l'Empereur. Son entreprise téméraire contre Puebla était une folie, contraire à toutes les règles de l'art. Mais il ne l'eût pas commise, s'il n'avait pas cru en ce diplomate, lui affirmant que nous étions attendus comme des sauveurs. Et, dans tous les cas, il l'avait rachetée par son attitude superbe, au lendemain de l'échec, attitude qui lui avait ramené la confiance de l'armée.

M. de Saligny, dans son entêtement, avait décliné toute responsabilité et prétendu que, si l'on avait suivi ses conseils, l'on aurait tourné Puebla, au lieu de s'y heurter, pour marcher droit sur Mexico, où l'on n'aurait trouvé, disait-il, aucune résistance. C'était de la démesure, car Mexico n'est abordable que par des chaussées très étroites devant lesquelles, en 1847, les Américains faillirent échouer. Et si Mexico s'était défendu comme s'est défendue Puebla, le petit corps d'armée perdu au fond du Mexique aurait essuyé un désastre irréparable. Dans tous les cas, le général de Lorencez subit une disgrâce, dont la cause réelle était moins son échec que ses appréciations sur l'état politique réel du pays. Il ne fut pas rappelé. Mais, placé en sous-ordre là où il avait commandé en chef, il préféra rentrer en

France, laissant au général Douay une belle division, composée de troupes déjà acclimatées et qui, dans de nombreux engagements, avait conquis sur les Mexicains un ascendant irrésistible.

Avec le chef d'état-major du général de Lorencez, le colonel Letellier-Valazé, on fit moins de façons. On le rappela purement et simplement, et personne n'en fut surpris, car on lui reprochait, à juste titre, de n'avoir pas fait reconnaître les abords de Puebla avant l'assaut, tâche qui était dans ses attributions, et de n'avoir pas fait occuper le Borrego, lors de la retraite, faute qui nous eût été fatale, si elle n'avait pas été réparée par l'acte du capitaine Détrie que j'ai raconté plus haut. En outre, le colonel avait la langue trop bien pendue. Il critiquait hautement la politique impériale, et de bonnes âmes s'étaient chargées de faire parvenir en haut lieu l'écho de ses paroles imprudentes.

J'ai déjà présenté au lecteur le commandant en chef de l'expédition, le général Forey, et son premier lieutenant, le général Bazaine. Il me reste à lui faire connaître notre second divisionnaire, le général Douay. Il avait débuté, comme simple soldat, dans les colonies et avait conquis rapidement ses premiers galons, puisqu'il était revenu de la guerre de Crimée colonel du 2^e régiment des voltigeurs de la Garde. Tempérament vigoureux et énergique, caractère froid, un peu sombre. Très autoritaire, très épris du commandement pour lui-même, mais un peu enclin à le discuter chez ceux dont la supériorité ne lui paraissait pas évidente. Très passionné pour son métier, et investi d'une grande autorité technique dans toutes les questions qui concernaient l'infanterie, le général Douay jouissait de l'estime et de la confiance des troupes, et de l'affection des officiers qui l'entouraient et qu'il traitait en collaborateurs plutôt qu'en subordonnés. Il avait deux frères, officiers de grand mérite comme lui, et qui,

comme lui, arrivèrent au grade de général de division.

L'un d'eux avait trouvé une mort glorieuse sur les champs de bataille de l'Italie. C'était l'aîné des trois Douay. Le plus jeune, onze ans plus tard, le 3 août 1870, mourut à Wissembourg, après avoir soutenu tout l'effort d'un corps d'armée bavarois. L'héroïsme faisait partie du patrimoine de cette famille.

Notre chef d'état-major général était le colonel d'Auvergne. Très homme du monde, très élégant, très courtois, un peu bureaucrate et enclin à remplacer, par le travail assis, l'activité communicative qui voit dans la rapidité des opérations le premier facteur du succès. Le général en chef, qui avait un tempérament analogue au sien et qu'il doublait au lieu de le compléter, tenait assez à lui pour retarder le mouvement en avant de toute son armée, afin d'attendre qu'il fût guéri d'une fracture de la jambe que lui avait occasionnée une chute de cheval.

Le colonel d'Auvergne avait pour second le lieutenant-colonel Manèque, un de mes compagnons d'armes d'Afrique, un ami que j'étais heureux de retrouver et qu'appréciait beaucoup le général Pélissier. C'était un officier d'un rare bon sens, d'un parfait esprit de justice et d'impartialité, qui, sans empiéter sur les attributions d'autrui, exerçait une influence heureuse et féconde. Manèque devait mourir à Metz, général de brigade et chef d'état-major général du 3^e corps d'armée. Il fut frappé, le 1^{er} septembre, d'un éclat d'obus, aux côtés du maréchal Leboeuf. On espérait le sauver ; mais, quand j'allai lui rendre visite, deux jours avant sa mort, je surpris chez lui ces signes avant-coureurs du trépas que j'avais vus, hélas ! dans les yeux de tant de camarades.

L'artillerie était commandée par le beau de Laumière, le brillant colonel du régiment d'artillerie à cheval de la Garde, qui avait trouvé ses étoiles de

général de brigade, en débarquant à la Vera-Cruz. Il avait pour officier d'ordonnance notre vieille connaissance des spahis : le caïd Osman, toujours lieutenant, toujours brave, toujours excellent garçon et toujours original.

Le génie était commandé par le colonel Viala, officier froid, méthodique, peu communicatif, avec lequel j'eus peu de rapports, et qui devait être nommé général le même jour que moi.

Notre brigade de cavalerie avait pour chef mon vieil ami le général de Mirandol. Et c'était une fête pour moi de servir sous ses ordres ; car jamais je n'ai connu d'homme plus vaillant et plus passionné pour les armes. Sa santé, éprouvée par les traverses terribles qu'il avait subies, exigeait des soins incessants. Il aurait voulu se faire accompagner au Mexique par sa femme, qui l'avait déjà suivi en Italie, où sa présence avait donné lieu à d'assez mauvaises plaisanteries. Le général Forey ne le permit point, et renvoya cette réunion à notre entrée à Mexico, et ceci amena entre les deux généraux un certain froid, dont le mérite de Mirandol finit par avoir raison. En outre, ce héros avait des goûts d'une simplicité exagérée et paraissait volontiers, devant sa troupe, dans une tenue peu soignée qui aurait détruit son prestige, si sa conduite sous le feu ne l'avait pas reconstitué, à chaque affaire.

A la tête de tous les services administratifs : hôpitaux, subsistances, transports, campement, etc., se trouvait un vieil ami à moi, l'intendant général Wolff, mon cher sous-intendant de Médéah. Et certes, jamais homme ne fut plus à sa place. Quel être charmant ! Quelle nature exquise d'artiste et de soldat ! A sa sortie de l'École polytechnique, il était entré dans l'arme du génie et avait pris part, en qualité de lieutenant de sapeurs, aux deux sièges de Constantine. Pour lui, un combat, un siège, une bataille étaient une sorte

de drame auquel il assistait en dilettante raffiné, trop absorbé par les péripéties de l'action pour se soucier du danger. Et comme il comprenait les devoirs de l'administration ! Comme il sentait que ce qu'on appelle les intérêts du Trésor, ce fétiche des autres intendants, doit s'effacer devant les besoins des braves gens, qui prodiguent leur sang et donnent leur vie pour la défense de la patrie et l'honneur du drapeau ! Il était secondé par des fonctionnaires triés sur le volet et dignes de le comprendre, dont la plupart sont arrivés au sommet de leur carrière. C'était l'intendant Friant, le plus obligeant des hommes, que nous appelions familièrement notre « père nourricier ». C'était l'intendant Gaffiot, qui savait à la fois ménager les deniers de l'État et aller cependant au-devant de tous nos besoins.

Les quatre brigades d'infanterie avaient pour chefs : dans la première division, le général de Castagny, camarade de promotion du maréchal de Mac Mahon, très connu par son fameux ordre du jour à son régiment, au lendemain de l'attentat d'Orsini, et dans lequel il menaçait de poursuivre les « assassins politiques », — en ce moment il n'y avait pas encore d'anarchistes, — « jusque dans leurs repaires ». Cette phrase belliqueuse, qui sonnait comme un coup de clairon, produisit une certaine émotion en Angleterre. Le général baron Neigre, vieux brave homme, adoré de ses soldats, qu'il tutoyait tous et qu'il traitait avec une familiarité plaisante et de bon aloi.

Dans la seconde division : le général de Berthier, ancien capitaine de nos vieux zouaves, qui avait eu, en Crimée, l'épaule fracassée et auquel on avait réséqué l'humérus ; et le général L'Hérillier, l'ancien colonel du 99^e de ligne, qui avait décroché les étoiles au combat de la Baranca-Secca.

Et quel excellent esprit animait la petite armée qui obéissait aux ordres de ces chefs ! Quel dévouement !

Quelle ardeur parmi tous ces officiers, encore jeunes pour la plupart, et qui devaient, presque tous, parcourir la plus brillante carrière! Dans l'infanterie, tous les colonels et presque tous les officiers supérieurs étaient réservés aux plus hauts grades de la hiérarchie. Citerai-je le colonel Brincourt, qui s'est retiré volontairement du service, général de division et grand-croix de la Légion d'honneur, après avoir été ambassadeur en Suède? le colonel Lefebvre, du 2^e de zouaves, commandant de corps d'armée? le colonel Mangin, du 3^e de zouaves, qui mourut, général de brigade, dans toute la force de l'âge, et chez qui, on peut le dire, la lame avait usé le fourreau? le colonel Garnier, du 51^e de ligne, commandant de corps d'armée, grand-croix de la Légion d'honneur? le colonel Aymard, du 61^e, mort gouverneur de Paris? le colonel Clinchant, mort récemment, après avoir commandé en chef le corps du Tonkin? le commandant Delebègue, commandant de corps d'armée? A quoi bon allonger cette liste et rappeler le grand rôle militaire ou politique joué depuis par les hommes qui étaient arrivés au Mexique, chefs d'escadrons ou capitaines d'état-major : le général Billot, le général Lewal, le général Varnet, le général de Galliffet? Et dans l'artillerie, le général baron Berge, le général de Miribel, le général Mercier, le général de la Jaille, etc.

Le premier aide de camp du général en chef était le commandant d'Ornant, qui réussissait, en transmettant les ordres de son chef, à en atténuer la raideur et la brusquerie, à force d'aménité. Au quartier général, il y avait un bureau politique, dirigé par un chef de bataillon des voltigeurs de la Garde, le commandant Billard. Nos relations d'Afrique avaient amené entre nous une intimité que des dissentiments politiques ont fait disparaître, lorsqu'il eut fait son chemin plus tard,

sous le nom de Carrey de Bellemare. Il avait autant d'ambition que d'intelligence. Il n'avait pas tardé à découvrir que le client de M. de Saligny, c'est-à-dire le parti réactionnaire et clérical, était de tous les partis au Mexique celui qui avait le moins de chances. Il est probable que le commandant Billard brouilla son chef avec le représentant de l'Empereur, et amena ainsi indirectement le rappel du maréchal Forey, qu'on attribua, dit-on, aux plaintes du ministre de France.

Mais, parmi tous ces officiers, il en était un qui avait su se faire une situation à part dans l'affection et dans l'estime de ses camarades; c'était le chef d'état-major de la division Douay : le commandant Capitan, l'ancien aide de camp du général Trochu, en Crimée. Il avait fait son stage de cavalerie aux chasseurs de la Garde, où je le connus et l'aimai. Il avait accompagné, en qualité d'aide de camp, l'amiral Jurien de la Gravière. Science, érudition, puissance de travail, activité sans limites, courage à la fois bouillant et imperturbable sur le champ de bataille, sentiments élevés, égalité d'humeur, simplicité, modestie, le tout rehaussé et comme couronné par une piété d'ange, faisaient de Capitan un de ces modèles parfaits de l'homme et du guerrier, que notre imagination évoque dans les légendes des croisades, et que les hasards de la vie nous mettent si peu souvent à même de rencontrer. Capitan était très éprouvé par le climat, et on le suppliait de rentrer en France. Il crut que le devoir le retenait au Mexique, et il fut la plus noble et la plus pleurée de toutes les victimes du siège de Puebla.

Enfin, pour compléter ce croquis imparfait, je dois signaler la présence à l'état-major d'un certain nombre d'officiers prussiens, autorisés à suivre les opérations. Parmi eux figurait, je m'en souviens, le major baron de Stein, descendant du célèbre patriote de 1813. C'était le moment où le prince Frédéric-Charles venait de

publier sa fameuse brochure : *L'art de combattre les Français*, qui causa tant d'émoi dans le monde militaire, et dont on prétendait que le titre avait été changé contre celui, moins agressif, de : *L'art de combattre des Français*. M. de Bismarck préparait l'absorption de l'Allemagne, et M. de Moltke ne négligeait aucune occasion d'envoyer à l'étranger ses officiers les plus capables. Notre légion étrangère en regorgeait. Tous, ils s'étaient expatriés, prétendaient-ils, à la suite d'un duel devenu traditionnel, et dans lequel ils avaient tué un supérieur. La plupart étaient des émissaires du grand état-major, qui venaient étudier un point spécial de notre organisation. Un beau jour, on apprenait qu'ils avaient obtenu leur grâce et qu'ils étaient rentrés dans l'armée prussienne. Au moins, ceux qui étaient venus avec nous au Mexique n'usaient point de ce subterfuge. Dans notre infatuation, nous étions flattés que les étrangers vinssent se mettre à notre école, car nous étions convaincus que notre état militaire était arrivé à un degré de perfection qu'on ne pouvait dépasser ni même atteindre; que nous n'avions rien à emprunter; qu'au contraire, nous étions assez riches pour prêter. Ces officiers étaient, d'ailleurs, de charmants compagnons, courtois, obligeants, et, avec leurs épaules carrées et leur belle barbe blonde, ils étaient le complément obligatoire de toutes nos réunions. Sept ans plus tard, nous devions retrouver nos camarades du Mexique, non plus à côté de nous, mais en face, sur les champs de bataille. Je dois dire à leur honneur qu'ils se multiplièrent pour offrir leurs services à ceux d'entre nous qu'ils avaient connus et fréquentés. Je dois dire aussi que pas un officier français ne crut devoir accepter d'eux le moindre adoucissement et la moindre consolation.

Il me faut citer encore particulièrement parmi les officiers allemands qui suivaient nos opérations au Mexique M. Von den Burg, capitaine d'état-major bre-

veté, Prussien. Un homme de la plus haute valeur professionnelle. Il était un peu taciturne, mais ne dédaignait pas cependant d'aborder les sujets de politique transcendante. C'est à lui que j'ai entendu dire, au Mexique, ces paroles prophétiques : « Nous adoptons franchement les théories de l'empereur Napoléon sur les nationalités. Et, en nous réclamant d'elles, nous revendiquons l'Alsace comme terre allemande. »

C'est un original, pensions-nous. Cet original fut, par la suite, attaché militaire à l'ambassade de Prusse à Paris, où il se lia avec le comte Vimercati. En 1870, devant Metz, il était colonel, chef d'état-major d'un des corps d'armée qui nous investissaient. A sa rentrée en Prusse, il était en grande faveur auprès du prince Frédéric-Charles. Il fut quelque temps général gouverneur de Strasbourg. Il a pris sa retraite et s'est retiré à la campagne, près de Berlin, où il vit encore, je crois.